



CLAUDE
JAMOT

**LE MYSTÈRE
NOLWENN P.**

éditions
Les Presses Littéraires

LE MYSTÈRE NOLWENN P.

Retrouvez tous nos titres de la collection
Crimes et châtiments sur
www.lespresseslitteraires.com

Photo de couverture :
Claude Jamot

ISBN : 979-10-310-1571-2
© Claude Jamot – Les Presses Littéraires, 2025

CLAUDE JAMOT

LE MYSTÈRE
NOLWENN P.

Les ^{éditions} Presses Littéraires

Les personnages, leurs dires, leurs faits et gestes sont le fruit de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance dans ce roman avec des personnes existantes ou ayant existé ne serait qu'une pure coïncidence.

Prologue

Tard dans la nuit.

L'homme fit rouler lentement sa voiture le long de la dalle, moteur en sourdine, avant de glisser sous la passerelle de la rue Puccini. Deux lampes fatiguées éclairaient face à lui un tigre de street art, l'œil féroce, les crocs menaçants. Rien ne bougeait, hormis les feuilles d'un arbre.

Il ouvrit la portière, aussitôt giflé par le vent, puis balaya l'espace minéral de sa torche. Le ciment gris fissuré recouvrait une terre dure, craquelée comme un désert oublié. Son pied heurta une canette de Red Bull qui roula sur la dalle.

Un détail accrocha son regard : un point de lumière minuscule au pied d'un pilier couvert de tags. Il s'approcha dans la pénombre et ramassa l'objet : c'était un téléphone portable, clignotant faiblement, comme une balise de détresse en fin de vie. L'homme scruta les ombres, guettant une présence tapie dans l'obscurité.

La galerie commerciale de Pissevin traversait la dalle comme un boyau de mine, sur près de 200 mètres au pied des tours. Bientôt, ce cloaque sera rasé, mais pour l'heure, c'était une zone interdite, laissée à l'abandon comme un paquebot échoué. Autrefois pourtant, cet endroit grouillait de vie. Des familles y faisaient leurs courses, des femmes en robes légères, des hommes de tous âges et de tous horizons : un monde paisible. Une époque révolue, comme un rêve évanoui dont ne restent que des ombres floues.

Il dépassa le rideau baissé d'une supérette, franchit les barrières rouillées et s'enfonça dans le ventre sombre du tunnel. C'était une succession de rideaux métalliques déchirés, de devantures fracassées, de cartons plaqués contre les vitres. Au milieu de l'allée, un autre objet traînait, élégant, raffiné : un sac à main en cuir noir. La bride était cassée, la poche béante, des papiers éparpillés jonchaient le sol. Il les ramassa et les tria un à un sous le faisceau de sa torche, jusqu'à ce que son regard se fige sur la photo d'une carte verte et jaune.

Il la glissa dans sa poche, abandonnant le sac à son sort. Dix mètres plus loin, une troisième chose gisait sur la dalle : on aurait dit la jambe d'un mannequin de vitrine, jetée là comme un déchet. Il leva la torche, éclairant une vitre crasseuse où on lisait encore « *Amira Mode - Prêt-à-porter* », puis s'appro-

cha, le sillon lumineux pointé vers la jambe. Son corps entier se mit à trembler.

Ce n'était pas du plastique. C'était une vraie jambe de femme, fine, blanche comme de la porcelaine, mais souillée de sang. Tranchée net à la cuisse, comme la découpe d'un boucher.

Un moteur rugit à une centaine de mètres. Le vent s'engouffrait dans la galerie comme une vague hurlante, mais ce grondement n'était pas celui du vent.

Il savait. La guerre des banlieues avait changé de nature. Les gangs de Marseille découpaient maintenant les traîtres à la tronçonneuse au fond des caves. Pour l'exemple, car la mort ne suffisait plus, elle ne faisait que des martyrs glorifiés. Il fallait répandre la terreur, infliger la souffrance, jusqu'ici dans leur base arrière.

Le vrombissement de la scie à chaîne approchait depuis l'arrière du tunnel. L'homme repéra un renforcement sur la droite : c'était un hall désaffecté, avec dans un coin une petite porte qui jouxtait une cage d'escalier murée. La porte était condamnée par des planches, mais défoncée par un trou béant qui ouvrait sur un antre noir. Il se faufila en grimaçant dans cette cave étroite et nauséabonde.

Des putains de rats, grommela-t-il en éteignant sa torche.

Le moteur s'était tu, mais des hommes parlaient, tout près. L'homme connaissait cette langue. Les Russes étaient là, ceux qui avaient noyé dans le sang les gangs arabes de la ZUP : des tueurs méthodiques et froids. Il se tapit dans l'ombre, rampant à quatre pattes. Les Russes, équipés de lampes puissantes, fouillaient le tunnel à vingt mètres.

Une minute s'écoula. Pas de rats, mais un sifflement continu qui montait du fond de la cave. Une voix grave venue de l'extérieur se posa sur ce son strident : « *Davay, rebyata, poyekhali*¹ ».

Il avait compris. La main crispée sur sa torche, il attendit encore cinq minutes accroupi que les voix s'éloignent. Le sifflement redoublait. Il ralluma sa torche, se tourna, avança dans la cave et se figea, le sang glacé.

Sur des cagettes et des couvertures crasseuses, un corps de femme mutilé reposait, adossé contre un mur de parpaings.

Elle avait tenté de fuir, amputée de sa jambe, s'était terrée dans ce trou à rats, mais ils l'avaient trouvée. Sa tête sectionnée reposait à côté du corps. Un filet de sang écarlate s'écoulait sur le sol. Des formes poisseuses serpentaient sur sa chair blanche et tendre.

Le sifflement emplissait la cave. Il dirigea sa torche vers un coin sombre où une masse ondu-

1. Allez les gars, on se barre.

lante vibrat, grouillante comme une fourmilière : des vipères, des dizaines, s'entremêlaient dans une masse visqueuse. Il recula, le dégoût et la terreur au ventre. Les serpents l'avaient repéré et certains se dressaient, prêts à mordre. Il lui fallait une arme. Son regard balaya la cave : le corps mutilé, la tête, les cagettes et juste à côté des matériaux : parpaings, planches, barres d'acier. Un instinct primal de vengeance le poussa vers une barre de fer.

Il la saisit, s'avança lentement vers le nid gluant et frappa avec une rage bestiale, dispersant les reptiles pris de panique. Une vipère à la queue sectionnée s'accrocha à sa botte. Il l'arracha, porta la tête à sa bouche et l'écrasa entre ses molaires, puissantes comme un étau.

Tout en croquant le serpent, un étrange soulagement l'envahit, comme s'il accomplissait une mission sacrée. Il s'approcha de la tête de la jeune femme, étrangement épargnée par les bêtes, et sortit la Carte Vitale de sa poche.

C'était bien elle. Ces yeux clairs, ce teint d'ivoire, ce sourire d'enfant malade. Ce regard perdu qui semblait murmurer :

« Pourquoi arrives-tu si tard ? »

NOLWENN PUIG

Il voulut graver à jamais son nom dans sa mémoire, mais il n'en eut pas le temps.

Une lumière vive l'aveugla depuis le trou de la porte. Des voix rauques résonnèrent dans la cave. Les faisceaux lumineux avançaient, implacables, précis comme des lasers. L'un des Russes arma sa tronçonneuse.

On comprend toujours ses erreurs trop tard.

Mais à quoi bon regretter ? Pourquoi en faire tout une histoire ? Ces questions n'ont plus cours face à une lame tranchante.

1

Dix jours plus tôt

Le garage de la Rotonde se terrait à l'angle de la rue Vincent Faïta, comme un vieux fauve à l'affût. Depuis un bon demi-siècle, résistant à l'usure du temps dans ce quartier populaire de Nîmes. Alors que les voitures électriques glissaient en silence dans les rues, sonnant le glas des vieux garages, Jean Fourdachon tenait bon.

Sa clientèle ? Des femmes actives du quartier : vendeuses, fonctionnaires, coiffeuses, et même une travailleuse du sexe qui opérait tout près. Toutes roulaient dans des petites voitures d'occase dont elles ne soulevaient jamais le capot.

– J'ai bien regardé, madame Lacourt, votre moteur est cuit. Malheureusement, y a plus rien à en tirer. Vous pouvez encore rouler un peu à soixante à l'heure en faisant attention, mais c'est tout. Pour un échange standard, comptez dans les 6000 euros...

– Mince, mais comment je vais faire ? J'ai pas

les moyens de payer ça, ni d'acheter une autre voiture... Je pensais qu'elle tiendrait encore deux ans. Merde...

Le garagiste était un escogriffe d'une cinquantaine d'années qui arborait la moustache et cramait deux paquets de Gitanes par jour. Il s'essuya les mains pleines de cambouis avec un vieux torchon et fit mine de réfléchir. Sa cliente était face à lui, la tête basse, comme un caniche dépité.

– Il y a peut-être une solution.

– Ah bon ?

– Vous vous faites voler votre voiture. Elle doit valoir encore dans les cinq mille balles à l'argus.

– Attendez... comment ça ?

Au fond de l'atelier, un apprenti s'acharnait sur une roue récalcitrante, balançant de grands coups de masse sur une clé en croix.

Fourdachon avait de la ressource. La créativité était son atout majeur pour compenser son handicap technologique. Là où beaucoup voyaient un mur, lui décelait une porte.

– Vous savez, je vois passer pas mal de monde dans mon boulot. De tout. Y compris des gars qui bidouillent un peu. Je vous parle franchement, en toute confiance : vous laissez votre voiture un peu plus bas, rue Septimanie par exemple, y a toujours des places. C'est tout. Après, vous ne vous occupez

plus de rien. Le lendemain, votre bagnole aura disparu et vous irez porter plainte.

Faustine Lacourt n'en croyait pas ses oreilles. Elle regarda, estomaquée, Fourdachon qui allumait une clope.

– Bon, je vous dis ça comme ça, reprit-il, c'est vous qui voyez, bien sûr. Mais bon, ça serait pas la première voiture volée dans le quartier.

– Mais enfin... je suis fonctionnaire, moi. Si je me fais choper dans un plan comme ça, je suis rayée des cadres, et tout le reste. C'est de l'arnaque à l'assurance. Je vais avoir les flics au cul... C'est dingue que vous me proposiez un truc pareil, murmura-t-elle, les yeux rivés sur ses pieds.

– OK, je comprends. Je voulais juste vous filer un coup de main. Des fois, il faut savoir jouer avec les règles...

Le regard dans le vide, tripotant ses clés, Faustine se creusait les méninges. Elle avait toujours su que son garagiste était borderline, mais il n'était pas cher comparé aux concessionnaires, et il l'avait toujours dépannée. Fourdachon tirait sur sa clope avec un petit sourire sympa, un peu gêné ou feignant de l'être. Il aimait bien cette fille.

– Mais... reprit Faustine. Si je comprends bien, je la laisse dans la rue pour la nuit, je la ferme à clé... et c'est tout ?

Elle venait de penser à son découvert et aux agios

que cette salope de banque allait encore lui infliger. Fourdachon se tourna vers elle avec une mimique rassurante, empathique. Celle du grand frère qui en a vu d'autres.

– Non, soyez gentille. On ne va pas se compliquer la tâche. Vous garez votre voiture, vous la laissez ouverte et vous me ramenez les clés.

– Ah d'accord. Et ensuite, elle devient quoi, ma bagnole ?

– Ça, c'est plus votre problème. Plein de voitures sont volées, avec ou sans effraction. Parfois, elles finissent cramées. D'autres fois balancées dans un ravin. On voit ça tous les jours.

– Mais alors, je ne risque rien ?

– Rien du tout. Madame Lacourt, dit-il en la fixant droit dans les yeux, faites-moi confiance. Vous êtes l'une de mes plus fidèles clientes, et je vous apprécie. Vous pensez vraiment que je vous proposerais un plan pareil s'il y avait le moindre risque ?

– Mais les assurances, les experts...

– Ils sont pas complètement cons. Ils savent bien que parmi les bagnoles volées y a des arnaques. Mais y a surtout des vrais vols. Et c'est presque impossible de prouver quoi que ce soit, donc ils vont pas fouiner plus que ça. À une condition : que vous donniez le change si jamais ils vous interrogent, c'est tout ce qu'on vous demande. Moins vous en savez, mieux c'est, OK? Vous avez un double des clés ?

– Oui...

– Parfait, tout fonctionne. Mettez-vous juste en tête que vous avez garé votre voiture pour la nuit et que le lendemain elle n'est plus là. Donc qu'on vous l'a volée. C'est aussi simple que ça.

– Et ça va me coûter combien cette affaire ?

– Trois cents euros, tout compris. Payables à terme si ça vous arrange, quand vous aurez touché l'assurance.

Faustine recula d'un pas, comme au bord d'un plongoir de dix mètres.

– Il me faut un temps de réflexion.

– Pas de souci. C'est juste une proposition, il ne faut surtout pas que ça vous mette dans l'embarras.

Elle sortit du garage et marcha cinq minutes vers le centre-ville en faisant ses comptes. C'était un bel après-midi printanier, idéal pour rêvasser dans un parc, observer les premières fleurs éclore, les arbres de Judée, les amandiers.

À 33 ans, célibataire, Faustine était dans sa neuvième année comme institutrice, toujours dans des quartiers difficiles : la ZUP, et maintenant le Chemin Bas d'Avignon. Quelques primes bienvenues arrondissaient les fins de mois, mais malgré son statut de cadre de la fonction publique, la paye restait maigre.

Arrivée devant l'église Saint-Baudile, elle fit volte-face puis retourna au garage, l'air déterminé.

– C'est d'accord, dit-elle. À voix basse, comme si l'inspecteur Javert était tapi dans un coin de l'atelier.

2

Dix jours plus tard

– Aaaaaaaaaaaaaah ! Au secours !

Elsa ouvrit grand ses yeux bleus dans le noir et se tourna vers son mari.

– Mais... chéri... qu'est-ce qui t'arrive encore ?

L'homme jaillit du lit comme un diable en boîte. En sueur, les neurones chauffés à blanc. À moitié conscient, il frotta frénétiquement son torse, comme pour en chasser des serpents invisibles. Le corps démembré de Nolwenn Puig hantait son esprit embrumé.

– Putain, souffla-t-il... ces Russes... avec leurs tronçonneuses...

Sa femme le regardait en bâillant, appuyée sur son coude, compatissante, mais contrariée d'être arrachée à son sommeil profond.

Encore ces cauchemars, pensa-t-elle. Encore ces délires. Quel sacerdoce ce boulot, quel métier de merde ! On l'avait pourtant prévenue...

L'homme attrapa son portable, encore en mode avion.

– Merde, sept heures !

Le commandant Garnier sauta du lit.

*

Le lendemain

Damien Garnier était un homme brun et svelte. 45 ans, un mètre quatre-vingt, marié et père de deux enfants. Commandant au SRPJ de Nîmes, et marseillais, car personne n'est parfait.

– Vous faites ce rêve depuis combien de temps ?

Armand Maury posait la question en se gratant le nez, vautre dans un fauteuil Louis XVI usé jusqu'à la corde. La soixantaine, vêtu comme un paon en pleine parade nuptiale : costume à carreaux, chemise rose et nœud pap' à fleurs. Petit, avec de grandes oreilles décollées qui lui donnaient un air de clown triste ou d'acteur de stand-up oublié.

Sauf qu'il y avait son regard, fixe et perçant, comme s'il lisait à travers vous.

– C'est la première fois, répondit Garnier, sinon je vous en aurais parlé. J'ai souvent rêvé que j'étais traqué, mais là c'est plus violent, je me réveille en sueur. Et puis il y a ces Russes...

– Vous pouvez m'en dire plus sur ces Russes ?

Le psychiatre détourna le regard vers la large baie vitrée, une vue imprenable sur près de quinze kilomètres au pied des collines. Un paysage de rêve, avec en toile de fond les arènes et la toiture luisante du Carré d'Art. Ses patients, eux, n'avaient pas droit à cette carte postale. Ils restaient dans l'ombre, dos à la fenêtre, à se creuser la tête. Garnier comme tous les autres.

– Je cherche une femme disparue. Allez savoir pourquoi, je suis dans la galerie Richard Wagner, à la ZUP, un endroit désaffecté qui doit être démoli dans le cadre de la rénovation urbaine. Un point de deal aussi. Je trouve peu à peu le corps démembré de cette femme et je suis traqué par des types avec des tronçonneuses. C'est des Russes. À un moment, j'ai même entendu « *Ublyudok* »...

– « Ublyu » quoi ?

– « *Ublyudok* ». C'est grossier. Ça veut dire quelque chose comme « enculé » en russe, vous voyez...

– Oui, je vois. Intéressant...

– J'ai fait un peu de russe à l'école, mes parents étaient communistes.

Maury restait concentré, pesant chacune de ses relances.

– Humm. Et ces serpents ?

– Je vous l'ai déjà dit. Cette scène revient dans

mes rêves régulièrement, depuis trois mois au moins. Je suis traqué. Je cherche une échappatoire, et là, j'aperçois une pyramide dans la pénombre. Un nid de serpents.

– Et alors ?

– J'ai une barre de fer, ou parfois une épée. Une épée moyenâgeuse, comme Durandal, celle de Roland de Roncevaux. Je cogne de toutes mes forces et c'est un carnage. Des morceaux de ces bestioles volent dans tous les sens. Certaines se faufilent à travers des trous dans le mur, d'autres jaillissent vers moi. Je suis en sueur, c'est un combat à mort.

Maury s'était reculé dans son siège, visiblement troublé par la scène dantesque narrée par son patient.

– Et ces serpents, à quoi vous font-ils penser ?

– Je ne sais pas... Il y en avait plein chez mes grands-parents, là où je passais mes vacances. Des vipères, des couleuvres. On s'en méfiait mais on vivait avec. Un jour j'ai retrouvé un énorme aspic enroulé sur le guidon de ma mobylette, une blague de mes potes...

– Intéressant. Mais... d'un point de vue symbolique, qu'évoquent pour vous ces reptiles ? Qu'est-ce que vous cherchez à faire avec cette épée ?

Garnier se creusa la tête.

– Franchement je ne sais pas. Le besoin de me défouler je dirais...

– Mais encore ?

– Disons... le besoin de trancher quelque chose, de me débarrasser de tous ces trucs qui me pourrissent la vie...

– Oui, continuez...

– De trancher un nœud gordien je dirais. C'est ça, c'est ce que ça m'évoque. Un nœud gordien.

Garnier ne réalisait pas vraiment l'expression qui venait de lui échapper : « nœud gordien ». Il n'en comprenait qu'approximativement le sens. C'était sorti comme ça, des tripes, ou d'un coin de son inconscient. Maury le fixait sans un mot. Un silence s'installa, lourd de sous-entendus, chacun pesant le poids de ses paroles.

– Ça se rattache à cette femme, à votre aventure ?

Ce psy avait de la suite dans les idées, avec sa tête de Shrek. Où est-ce qu'il allait chercher ça ?

– Euh... je ne sais pas... C'est possible...

– Bien. Gardez ces mots en tête, c'est important. Cette violence dans votre rêve me fait penser à une rupture, une césure brutale. On y reviendra. Mais j'aimerais aussi relier cet épisode à ce qui vous a conduit ici : votre père.

– Mon père qui n'est pas mon père...

– Oui. Mais au-delà du traumatisme qu'a provoqué cette découverte, il faut comprendre ce qui a déclenché en vous cette angoisse plus profonde, cette névrose.

– Je vous ai déjà tout raconté...

– Hum... on y reviendra. Et cette femme dans votre rêve ? Vous cherchez son corps dans cette galerie, pourquoi ?

Maury avait l'art de sauter du coq à l'âne, comme s'il cherchait à le désarçonner. Garnier se sentait pris de vertige.

– C'est une obsession. Cette jeune femme, Nolwenn Puig, a disparu depuis dix jours. Elle est introuvable. Vous devez être au courant, le Midi Libre en a parlé...

– D'accord. Mais qu'est-ce que ça a à voir avec le reste, avec les serpents, avec ces russes ?

– Je ne sais pas, je ne vois pas le rapport...

– Cherchez bien, il pourrait y en avoir un... Vous pouvez m'en dire un peu plus sur cette Nolwenn... comment déjà ?

– Nolwenn Puig. Je ne sais pas pourquoi elle est démembrée dans mon rêve, sans doute un mauvais présage. Beaucoup de gens disparaissent sans laisser de trace, c'est souvent une fugue ou l'envie de changer de vie, mais là, ça ne colle pas avec son profil. Ce n'est pas une gamine, elle a 38 ans. Elle est journaliste d'investigation et elle traitait des sujets lourds : trafic de stup, travail clandestin, vous voyez...

– Vous avez des pistes ?

Garnier se demanda si Maury n'était pas en train de digresser, juste par curiosité malsaine.

– Pas grand-chose pour l’instant. Sa voiture est introuvable. Plus aucun mouvement sur ses comptes. C’est inquiétant.

Maury, l’air absent, regardait à nouveau le paysage. Garnier avait mal dormi et commençait à en avoir sa claque de cette séance. Sur les nerfs, il balaya la pièce du regard en attendant que le psy veuille bien sortir de ses pensées.

Tout ici respirait le luxe. Un mélange de meubles de style et d’objets contemporains, comme ce squelette en acier, signé Giacometti ou un de ses épigones. Aux murs, des toiles contemporaines, pas des croûtes de galerie bas de gamme, non, des trucs chers, ça sautait aux yeux, même pour un profane comme Damien. La vie est injuste, pensa-t-il, mais en un sens c’était rassurant : ce psy devait être une pointure pour s’être fait autant de blé.

– Nous allons en rester là si vous le voulez bien, dit soudain Maury.

Le psychiatre venait de regarder discrètement sa montre. La séance durait une demi-heure, pas une minute de plus. Le commandant aurait pu avouer avoir décapité sa belle-mère à la hache, ça n’aurait rien changé.

– Jeudi prochain, 14h30.

– D’accord, je le note. À propos, j’aurais besoin de quelque chose pour mes crises d’angoisse, du Lexomil, du Stilnox pour dormir, par exemple...

– Je ne fais pas d'ordonnance, je croyais vous l'avoir déjà dit.

– Pourtant, vous êtes médecin...

– Je ne suis pas contre ces psychotropes par principe, mais leur prescription va à l'encontre de ma démarche thérapeutique. Vous devez libérer votre parole, même si cela implique parfois une certaine souffrance. Si je vous prescris ces béquilles, notre travail perdra de son efficience, vous comprenez ?

Garnier acquiesça d'un signe du menton, sans répondre. Ce psy avec sa posture de patron commençait sérieusement à lui taper sur les nerfs. Mais bon, est-ce qu'il avait vraiment le choix ?

– Voyez votre médecin traitant pour ces prescriptions, conclut Maury avec un sourire pincé à la de Funès.

Damien sortit deux billets, un de 50 et un de 20, et les posa sur le bureau. C'était la règle, que du black. L'idée de balancer ce filou au fisc pour lui faire goûter la vraie vie lui traversa l'esprit, mais il se contenta de lui serrer la main et de tourner les talons.

3

22 heures 45. Skyrock passait *Beautiful Things* de Benson Boone. La nuit enveloppait la ville et Fred, sans ses lunettes de myope, peinait à voir la route. Même à vitesse réduite, nez collé au pare-brise, chaque mètre parcouru était une aventure risquée. En quittant les faubourgs par la route d'Arles, il coupa la radio.

« Vous voulez un scoop ? Rendez-vous ce soir à 23 heures », avait lâché son contact. Juste une heure et des coordonnées que Fred avait griffonnées dans son carnet, avant de les rentrer dans le GPS.

Frédéric Legendre venait de franchir le cap de la quarantaine. Un mètre soixante-quinze, costaud, les yeux noirs et le visage avenant. Il pratiquait le karaté et la course à pied, mais depuis qu'il était devenu père, la sédentarité l'avait rattrapé. Il épaississait un peu.

En gravissant le plateau des Costières, il leva les yeux vers le ciel limpide, parsemé d'une myriade

d'étoiles scintillantes et d'un minuscule croissant de lune. L'atmosphère était stable, parfaite, une nuit printanière sans histoire. Quelques voitures filaient vers les villages du sud après une séance de ciné ou un repas en ville.

Le GPS indiquait une bifurcation à 500 mètres sur la droite. Fred ralentit, les yeux plissés dans l'obscurité. Aucun croisement en vue. À 50 mètres, il zooma sur l'écran et distingua enfin un petit embranchement. Maudites lunettes... Heureusement, personne derrière lui. D'un coup de volant, il se retrouva sur une petite route à peine goudronnée et tenta de zoomer encore sur le GPS. Il était déjà au max. Google Maps l'avait déjà piégé sur des chemins de terre au milieu de la cambrousse, c'était l'un des défauts de l'appli. Il continua malgré tout, car pour le GPS, c'était la bonne route.

Les bas-côtés étaient parsemés de buissons épars, avec un air de savane africaine. Vingt à l'heure. Soudain, sur la droite, le paysage s'ouvrit sur une plaine immense : les lumières de Nîmes scintillaient au pied du plateau, mystérieuses, féériques. L'un des panoramas les plus poétiques de la ville.

Mais qui était ce type ? ressassait-il. Il lui avait dit qu'il était agriculteur, c'est tout.

Fred devait se détendre, il en avait vu d'autres : le journalisme d'investigation est un sacerdoce. Les risques font partie du jeu, mais plonger dans

les mystères et les magouilles de la ville offrait des montées d'adrénaline incomparables. Addictives. Pas de routine, chaque dossier était une nouvelle aventure. Que demander de plus à quarante ans, en pleine force de l'âge ?

Il appuya sur le bouton pour remettre un peu de musique mais tomba sur France Info, la météo : beau temps sur toute la France, anticyclone des Açores, et dans le sud, chaleur intense. Encore cinq cent mètres. L'itinéraire bifurquait à droite sur un chemin creux, et la calandre de la 208 râpa violemment une motte de terre. Ça y est, il touchait au but. Coordonnées : 43.793497, 4.408324.

Il éteignit les phares, laissant tourner le moteur, prêt à enclencher la marche arrière et à déguerpir. Un grand pin solitaire se dressait au bord du chemin, comme une sentinelle épuisée, le silence était lourd, les cigales muettes depuis des lustres. Soudain il y eut un flash, puis un autre. Des appels de phare. Un véhicule était embusqué à une vingtaine de mètres, planqué dans un virage. Fred sortit de sa voiture, aux aguets. La portière de l'autre bagnole s'ouvrit. Il s'avança lentement, comme un transfuge soviétique à Checkpoint Charlie.

– Bonjour, merci d'être venu, dit l'homme en face de lui.

L'accueil était minimal, l'expression impassible. Fred distinguait à peine son interlocuteur, envelop-

pé dans l'obscurité, mais sa voix avait quelque chose de rassurant.

– Vous me faites passer une épreuve initiatique ? dit-il. J'ai failli rester planté dans une ornière sur le chemin...

– Désolé, répondit l'homme, je ne pouvais pas venir vous chercher.

Fred s'habituaît à la pénombre. La silhouette devenait plus nette, avec des détails qui se dessinaient : un homme de taille moyenne, la quarantaine, mal rasé, simplement vêtu d'un jean et d'un T-shirt.

– Je suis venu en confiance, dit Fred, un rien fébrile. Mais je ne sais pas où on est, ni qui vous êtes ?

– Je m'appelle Luc Guiraud, agriculteur. J'ai une petite exploitation à cinq kilomètres d'ici avec un collègue, on fait du maraîchage bio, de la permaculture. J'ai lu vos articles sur les trafics et les vols de matériaux sur les chantiers de la ZUP, et je me suis dit que vous étiez l'homme de la situation. On se tutoie ?

Permaculture. Fred avait une vague idée du concept, mais il était bien incapable d'en donner une définition précise, là, au pied levé. Guiraud finirait sûrement par lui en dire plus.

Soudain, un craquement à une cinquantaine de mètres sur la droite. Puis un cri. On était en rase campagne, là où ne traînent d'habitude que des chouettes et des lapins.

Mais ce hurlement, c'était un cri humain.

4

Le permaculteur se retourna en portant son index à la bouche : « chut ».

– Pas de panique. Y a des choses pas nettes ici, et c'est pour ça que je t'ai contacté. Ferme ta bagnole et suis-moi.

Fred collait aux basques de Guiraud dans le noir, zigzaguant sur des sentiers étroits, frôlant des haies de cyprès au milieu d'herbes hautes. Soudain, un autre râle, plus proche, déchira la nuit.

– Tu as entendu ? lâcha Fred.

Guiraud resta muet comme une carpe. Depuis combien de temps marchaient-ils ? Un bon quart d'heure, peut-être plus. Ils longeaient maintenant un immense verger. Soudain, Fred entendit des voix, nombreuses, un chœur d'hommes et de femmes parlant une langue étrangère.

– On arrive, murmura Guiraud.

Au détour de la haie, sous la pâle lumière de la lune, Fred découvrit un campement : une ving-

taine de tentes Quechua, plantées en désordre. Des murmures et des éclats de voix perçaient la nuit. Il reconnut la langue : de l'espagnol. Guiraud s'immobilisa et se tourna vers lui.

– Voilà ce que je voulais te montrer. Ils sont là depuis trois jours, une trentaine ici et les autres dans la baraque derrière, un vieil hangar. Tous des clandestins. Viens, on va en rencontrer quelques-uns.

Fred resta sans voix. Tout le monde savait que des étrangers trimaient dans les champs, mais personne n'y prêtait attention. La routine. En s'approchant d'une tente, Luc Guiraud murmura quelques mots en espagnol. La toile s'ouvrit, dévoilant trois hommes assis en tailleur. Des visages d'Indiens des Andes, avec des petits chapeaux vissés sur la tête.

– *Buenos días Maximo. Es un amigo. ¿Puedes contarle qué pasó y cómo llegaste aquí ?*

Le plus âgé répondit, d'une voix faible, ponctuée d'hésitations. Ils venaient de la région de Huancayo au Pérou. Arrivés en Espagne quinze jours plus tôt, en France depuis dix jours. D'abord près de Perpignan, puis ici depuis trois jours.

– Qu'est-ce qu'ils font ? demanda Fred.

– À ton avis ? Ils ramassent des fruits. Dix heures par jour, six euros de l'heure, bien moins que le SMIC. Leurs passeports ont été confisqués.

2. Bonjour Maximo. C'est un ami. Peux-tu lui dire ce qui s'est passé, comment vous êtes arrivés ici ?

– Mais c’est qui leur employeur ?

Luc relança le Péruvien :

- *Maximo, ¿quién te contrató?*³

Le Péruvien baissa la tête sans un mot. La conversation dériva sur leurs conditions de travail éreintantes, puis Guiraud glissa quelques mots au chef de la bande qui se leva et leur fit signe de le suivre.

– Tu parles bien espagnol, dit Fred. Tu les as connus comment ?

Pas de réponse. Guiraud attrapa Fred par le bras et l’entraîna dans le sillage du Péruvien à travers le campement, jonché de planches, d’outils et de déchets. Caché derrière une rangée de cyprès, un petit bâtiment à la façade lépreuse apparut, la porte entrouverte. Ils avancèrent et grimpèrent à l’étage par un escalier étroit et poussiéreux.

Quelques lampes éclairaient une vaste pièce où une quinzaine de matelas étaient posés à même le sol, des hommes et des femmes assis ou allongés dessus. Le Péruvien échangea à nouveau quelques mots avec Luc.

– Qu’est-ce qu’il raconte ?

– Ils sont entassés ici en pleine chaleur. Avec juste un point d’eau en bas et des toilettes minables. Je voulais que tu voies ça. Autrefois, les ouvriers espagnols ou marocains étaient logés dans les annexes

3. Maximo, qui est-ce qui vous a embauché ?

des mas, avec un minimum de confort. Mais là c'est bien pire. Viens, on descend.

Guiraud se tourna vers le Péruvien :

– Dis leur qu'on est des amis, c'est un journaliste, ils n'ont rien à craindre.

Le Péruvien regagna sa tente.

– C'est vraiment dégueulasse, dit Fred. Qui est-ce qui gère ça ?

– Une boîte espagnole, j'ai quelques infos sur eux. Ils ont pignon sur rue et fournissent de la main-d'œuvre aux arboriculteurs, en toute légalité. Mais ce qu'on voit là, c'est la face cachée du business.

Un bruit de moteur les fit sursauter. Au détour du champ, des phares puissants jaillirent, illuminant une partie du campement. Le Péruvien, sur le point de rentrer dans sa tente, se tourna brusquement vers eux.

– *Dejar! Son ellos, vete inmediatamente!*⁴

Luc et Fred détalèrent en longeant la haie de cyprès, tandis que le pick-up s'arrêtait à une vingtaine de mètres. Deux hommes en jaillirent et se lancèrent à leur poursuite. Guiraud connaissait le terrain, mais malgré leur course effrénée, les types restaient collés à leurs basques.

Ils arrivèrent à leurs voitures. Un autre pick-up

4. Partez ! C'est eux, partez tout de suite !

était garé juste à côté, et deux hommes rôdaient autour de la bagnole de Fred.

– Merde, on est coincés, murmura Luc. Tant pis, on laisse les bagnoles pour l’instant. Suis-moi.

Cent mètres plus loin, Fred marcha sur une grosse branche qui céda avec un craquement sec. Les hommes à leur poursuite marquèrent un temps d’arrêt, ils n’étaient plus qu’à une cinquantaine de mètres. Fred et Luc redoublèrent de vitesse. Ils entendaient encore des voix. Soudain Guiraud s’écroula.

– Putain, j’ai pris une pierre...

– Ça va aller ?

Luc se releva en boitant, une main sur la hanche.

– J’ai mal, si ça se trouve je me suis foulé la cheville. Écoute, on va se séparer. Je vais me planquer, je connais bien le coin. Il ne faut surtout pas qu’ils te trouvent. Tu continues par le sentier tout droit, la route est à 500 mètres à peine.

Fred hésitait, mais il devait se décider, vite...

– OK dit-il. Fais bien gaffe, je te rappelle dès que je peux.

Guiraud disparut dans un buisson, Fred reprit sa course, laissant derrière lui les voix qui s’estompaient peu à peu. Soudain, des points lumineux jalonnèrent la nuit, comme une procession de verts luisants. Il arrivait à la route d’Arles. Hors de

question de la prendre à pied, ces nervis pouvaient surgir à tout moment avec leurs pick-up. Pas question non plus de faire du stop. Il s'accroupit derrière un gros fourré, la route en contrebas, où quelques véhicules filaient à vive allure. Après une minute de réflexion, il sortit son portable. Numéro favori.

Réponds merde, réponds !

– Alice ? Oui, c'est moi.

– Qu'est-ce qu'il y a... J'allais me coucher.

– Écoute, j'ai un petit souci. Il faut que tu viennes me chercher.

Un silence.

– Mais qu'est-ce que tu fous ? T'es où ?

– Je t'expliquerai. On a eu quelques emmerdes, dans les Costières. Je suis au bord de la route d'Arles, mais y a pas de danger.

– Et je fais comment avec le petit ? Je vais quand même pas le laisser tout seul. Putain, tu fais chier Fred...

– Désolé. Demande aux voisins. Je t'envoie des coordonnées GPS. Quand tu arrives, gare-toi au bord de la route, y a un petit renforcement sur la droite. Tu m'appelles et j'arrive.

Il attendait depuis près de 40 minutes. Plus aucune voix dans la campagne, juste le ronronnement intermittent des bagnoles. La Dacia blanche se gara lentement sur le bas-côté. Sans attendre l'appel d'Alice, Fred dévala le merlon jusqu'à la voiture.

– Démarre.

Alice ne lui accorda même pas un regard. Elle prit la route vers le sud jusqu'au carrefour de Bouillargues pour faire demi-tour. Son visage trahissait une colère sourde.

– Je vais t'expliquer, dit Fred piteusement...

– OK. Mais d'abord tu m'écoutes. On peut pas continuer comme ça. T'as un gosse, tu te mets en danger avec tes affaires à la con, et là j'en ai vraiment ma claque !

– Je suis journaliste d'investigation Alice, et ça marche plutôt bien, regarde, je gagne des ronds, tu peux pas dire le contraire. Y a quelques aléas, mais c'est normal. Attends, il faut que je rappelle quelqu'un...

Il composa le numéro de Guiraud. Pas de réponse.

– Tu dois bien avoir le moyen de faire autre chose. Fais-toi embaucher dans un canard. Tu seras aussi bien payé et tu mettras pas ta vie en danger, merde !

– Tu crois pas que tu exagères un peu, là ? On a juste eu affaire à une bande de blaireaux retors...

– T'as fait des études, t'as un master, tu pourrais passer un concours j'sais pas... On serait tranquilles...

Fred resta silencieux. Parlait-elle sérieusement ? Alice voulait-elle le voir croupir dans un bureau

jusqu'à la fin de ses jours ? Alors qu'ils franchissaient l'autoroute A9 et pénétraient dans les faubourgs de la ville, il jeta un coup d'œil à son portable. Une notification clignotait sous l'icône « Messages » :

« Rappelez-moi svp. Léa Martinez, capitaine de police ».

Un frisson lui parcourut l'échine alors qu'une image s'imposait à lui : le visage de sa collègue. De son amie Nolwenn.

5

La voiture du commandant Garnier était garée à trois cents mètres du cabinet de Maury, tout près de la Tour Magne. Il avançait sans se presser, la tête basse, ressassant un souvenir funeste.

Le Mistral déchaîné balayait le cimetière de Gardanne cet après-midi de novembre. Cinq ou six degrés, pas plus, un temps à vous glacer l'âme. Elsa et les filles étaient à ses côtés, sa sœur tout près, un couple de vieux cousins en retrait comme s'ils craignaient la contagion de la mort. Une trentaine de personnes en tout : des voisins, quelques connaissances, le genre de public qu'on ne retrouve qu'aux enterrements et au loto du nouvel an. Les employés des pompes funèbres avaient fait glisser le cercueil sur des rondins, puis l'avaient laissé descendre lentement au fond du caveau avec des cordes, comme s'ils manœuvraient une bombe sur le point d'exploser.

Six mois s'étaient écoulés. Deux mois après l'enterrement de son père, Damien était tombé sur un petit carnet jauni, planqué dans un vieux secrétaire

de la maison familiale. D'outre-tombe, son père lui envoyait une grenade dégoupillée : il n'était pas son père biologique. Ce journal intime dévoilait quelques détails : la crise du couple, les états d'âme de son père, et cette décision que ses parents avaient fini par prendre. Un secret de famille aussi bien gardé que la planque de la chouette d'or. Un carnet qui n'aurait jamais dû traîner, mais c'est souvent comme ça : les secrets les plus sombres remontent à la surface quand on s'y attend le moins, comme une épave au fond d'un lac à sec. La vérité lui avait explosé en pleine figure, avec la douceur d'un pavé dans une vitre.

Avant de démarrer sa 308, il sortit de la poche de son blouson le tube de Lexomil qui ne le quittait plus depuis trois mois. Il avala un demi-cachet ; il n'en restait que trois ou quatre. Il allait falloir retourner voir le toubib, puisque Maury n'avait même pas la décence de le dépanner.

Il chercha à se garer rue de l'Hôtel-Dieu, en face du temple de l'Oratoire. À cent mètres, une créature blonde rejoignait sa voiture, farfouillant dans son sac à main comme si le monde pouvait attendre. Il pila au milieu de la rue, mit son clignotant et jeta un coup d'œil dans le rétro. Trois voitures poireautaient derrière. La jeune femme finit par monter dans sa bagnole, en ajustant sa jupe ultra courte